

ALFRED CAZES

(1875 à Autignac (34) – 1952 à Oran (Algérie))

Alfred Cazes est né Plan de la Fontaine (aujourd'hui Place du Pousse-Tire) à Autignac, petite commune du Biterrois, dans le département de l'Hérault, le 31 mai 1875, de Constantin Cazes et Alide Maurel, son épouse.

Il suivit une scolarité primaire à l'école de la commune voisine Laurens, en compagnie de sa sœur Blanche, de deux ans son aînée, puis à l'école des religieuses de la Sainte Famille et enfin en pension à l'école des Frères. Il reçut dès son jeune âge une éducation austère empreinte d'une misogynie radicale. Se méfier, voire se détourner des filles constituait le fil directeur de cette éducation. Fort heureusement, ses descendants affirment, et ses écrits confirment, qu'il ne resta rien, dans son comportement ultérieur, de ces principes inculqués très tôt.

Adolescent, Alfred passait ses vacances chez son grand-oncle le docteur Privat, médecin à Lamalou-les-Bains et l'un des fondateurs de la station thermale. Il empruntait au docteur des livres de médecine et les assimilait avec une facilité déroutante. L'oncle, étonné par les capacités intellectuelles de son petit-neveu, l'emmena avec lui dans ses tournées et l'initia à l'établissement des diagnostics. Alfred assista à sept ans à un accouchement pratiqué par son oncle. Les Frères, qui au cours de l'année scolaire instillaient en lui le dégoût des femmes, n'auraient pu se douter que, les vacances venues, il se convertissait en apprenti-gynécologue. Compte tenu de la position sociale et professionnelle du docteur Privat, Alfred eut le privilège d'être présent chez son oncle lors de visites de personnages célèbres tels que le docteur Charcot, Alphonse Daudet, Rothschild et autres.

A l'âge de dix ans, on le mit en pension au collège de Saint-Gabriel à Saint-Affrique (Aveyron). Cet établissement, tenu par des Jésuites, dispensait un enseignement de qualité à des élèves issus de milieux favorisés. Cependant, les conditions d'internat y étaient très dures, les dortoirs immenses et glacés. Alfred y contracta un rhumatisme qui lui provoqua une endocardite. Le docteur Privat se montra inquiet quant à la santé d'Alfred et à ses chances de survie. Il lui prescrivit une année de convalescence chez ses parents qui demeuraient alors à Autignac, rue Saint-André. Dans le même temps, sa sœur Blanche était emportée, à quinze ans, par une appendicite non soignée à temps.

Cette année de repos forcé n'entraîna aucune conséquence dans le cursus scolaire d'Alfred. Intellectuellement doué, il rattrapa le retard et obtint même quelques prix. Afin de lui épargner la rudesse du climat de Saint-Affrique, ses parents le mirent au collège de la Trinité de Béziers.

*

* *

Mais, avant qu'Alfred n'ait pu passer son baccalauréat, ses parents émigrèrent à Oran, en Algérie pour s'y livrer au commerce des vins. Logés au 78 rue de Mostaganem, Alfred et ses parents commençaient une nouvelle vie. Constantin avait repris en mains une société en déclin et tenté de la redresser. Alfred fit ses débuts professionnels dans les bureaux de ladite société, au poste de comptable. L'administration en était assurée par trois employés, dont l'un venu d'Autignac : Marius Gairaud.

Agé maintenant d'une vingtaine d'années et insatisfait de sa faible rémunération, Alfred passa avec succès les examens en vue d'être nommé expert phylloxérique. Il exerça ses nouvelles fonctions à partir de la ville de Mercier-Lacombe, mais les déplacements auxquels il était astreint se révélèrent néfastes à son état de santé. Il revint donc à Oran et y fonda avec l'un de ses collègues, à la fois expert et ingénieur agronome, un petit journal « l'Oranie agricole ». Ses fondateurs s'étaient fixé pour but d'obtenir de l'Etat, au moyen de campagnes de presse, l'autorisation pour les propriétaires de reconstituer leur vignoble à partir de cépages américains comme en métropole. Les groupes de pression viticoles du sud de la France s'opposaient à cette autorisation en raison de la forte concurrence que représentaient les vins d'Algérie pour la viticulture métropolitaine. En dépit de la forte opposition qui pesait sur lui, Alfred ne renonça pas à sa campagne et, en fin de compte, et en grande partie grâce à lui, le vignoble oranais fut sauvé.

Cette victoire remportée, Alfred et son associé mirent un terme à la parution de l' « Oranie agricole » ; l'associé, visiblement doué pour les affaires, se reconvertit à Paris dans la production cinématographique. Quant à Alfred, devant le succès remporté et l'efficacité de ses articles, il fut recruté par le grand journal « L'Echo d'Oran » sur un poste de chroniqueur dans la rubrique Agriculture, ce qui ne l'empêcha pas de travailler dans la société « Cazes-Foulquier et Cie » ni, en 1903, de monter à Paris avec mission de promouvoir les vins de ladite société.

Entre-temps la famille avait déménagé de la rue de Mostaganem et avait loué deux appartements – pour Constantin, Alide et Alfred – dans un immeuble qui en comptait trois, sis au numéro 3 de la rue Eugène Finance. Le propriétaire de l'immeuble qui en occupait le troisième avec sa femme et ses deux enfants était un maréchal-ferrant et forgeron de grand renom qui se nommait Paul Chameau.

Ledit Paul Chameau, originaire de Charenton-du-Cher dans le Berry, s'était établi à Oran, à l'issue de son Tour de France et de son compagnonnage. L'immeuble donnait dans une cour sur laquelle s'ouvrait un vaste atelier. Il avait épousé la fille d'un colon de Misserghin, Joséphine Sordes, qui lui avait donné trois enfants : l'aîné, un garçon prénommé Paul Eugène, une fille prénommée Marguerite Nesly et le dernier, un garçon prénommé Paul Henri. Le père, Paul Chameau avait acquis une certaine notoriété dans la ville puisqu'il y présidait le Conseil des Prud'hommes et quelques autres associations parmi lesquelles l'Amicale des Berrichons d'Oran.

Entre les Cazes et les Chameau, des relations de proximité et d'amitié se tissèrent. Alfred avait onze ans de plus que Nelsy, née le 14 octobre 1886 à Oran, rue Alsace-Lorraine où résidaient alors ses parents. Plein de sollicitude, Alfred aidait Nelsy à faire ses devoirs. Et ce qui devait arriver arriva : en dépit d'alléchantes demandes en mariage émanant de bourgeois oranais – Nelsy était alors un bon parti – elle tomba amoureuse d'Alfred et réciproquement.

L'union fut célébrée le 13 avril 1904 à l'Eglise Saint-Esprit. « La Revue Mondaine » d'Oran écrivit, non sans humour :

« ... on assista à l'union de deux cœurs mais aussi de deux coffres-forts... ». Des membres de la famille maternelle d'Alfred, les Maurel d'Autignac et de Pézenas, avaient fait le déplacement ainsi que de nombreux Berrichons. Le voyage de noces emmena les tourtereaux dans le berceau familial du Berry.

De retour à Oran, le couple vécut au domicile de Constantin et d'Alide.

Le 30 juillet 1907, au moment où Paul Chameau fut emporté par la tuberculose, Nelsy mettait au monde son premier enfant, une fille prénommée Blanche en souvenir de la sœur d'Alfred. Le deuxième enfant, Paul, arriva au foyer le 11 décembre 1910, l'année où Alfred effectua son premier vol aérien. Le ménage d'Alfred cohabitait harmonieusement avec celui de ses parents qui avaient adopté Nesly comme leur propre fille. Un troisième et dernier enfant, André, rejoindra la famille dix ans après, le 21 juin 1920.

La vie familiale se partageait entre le travail et des loisirs du meilleur aloi dans la bonne société oranaise : salons littéraires, bains de mer, courses de chevaux, musique... Nelsy s'accompagnait au piano pour chanter quelques airs d'opéra de sa belle voix de mezzo-soprano. Constantin grand amateur de bel-canto, l'écoutait avec ravissement. L'évêque d'Oran invita souvent Nelsy à chanter dans la cathédrale, mais celle-ci, très timide, ne s'y résolut jamais. Elle se livrait à des improvisations qui dérivèrent souvent vers des motifs religieux.

Un jour, le fils aîné de Nelsy, Paul, qui avait passé le brevet de pilote, donna le baptême de l'air à sa mère. André, le cadet, pratiquera bien plus tard, à son tour, l'aviation qui était devenue une passion familiale.

En 1910, Alfred, qui rédigeait à « L'Echo d'Oran » des articles relatifs à l'agriculture et des chroniques culturelles (théâtre et musique), fut nommé secrétaire de rédaction. Cette année-là, il fit son premier vol aérien comme passager du pilote oranais Julien Serviès sur un avion « Sommer-Anzani ». Les conditions de vol présentaient alors de nombreux dangers : il fallait se tenir aux mâts et prendre appui sur l'aile intérieure ; au moindre faux mouvement, on courait le risque, soit de tomber, soit d'être broyé par l'hélice.

Passionné d'aviation, Alfred participa à la fondation de l'aéro-club d'Oranie, devint commissaire de l'aéro-club de France et à ce titre fit passer de nombreux brevets de pilote. Il effectua de multiples vols mais son état de cardiaque s'accommodait mal de l'altitude et il dut renoncer à cette passion. Il

s'adonna alors un temps à la spéléologie ; au cours d'une exploration de la grotte de l'Aïdour, qui abritait un lac d'eau chaude, les pompiers durent aller le secourir, victime d'une syncope.

Pour ces raisons médicales, il fut réformé en 1914 et durant la Première Guerre mondiale, il continua d'exercer son métier de journaliste. Mais le travail de nuit auquel sa profession l'astreignait lui était contre-indiqué. En 1919, il dut y renoncer et il fut nommé rédacteur en chef honoraire du quotidien. En 1920, on lui attribua le poste de secrétaire général de la Chambre de Commerce et d'Industrie d'Oran et le logement de fonction qui allait avec, au palais consulaire sis place de la République.

En 1926, Alfred fit partie d'une mission transsaharienne organisée par la Chambre de Commerce et d'industrie. Avec son petit groupe, à bord d'un fourgon Renault à six roues, ils traversèrent le Tanezrouft, munis de très peu d'armes malgré l'hostilité des Touareg. Peu de temps après, il participa à une mission du même type autour du Grand Erg.

Dans les années 30, par l'intercession de son oncle Edmond Maurel, Alfred persuada le Président de la République, Paul Doumer, du profit qu'il y aurait pour la France à construire une ligne de chemin de fer transsaharienne. Le Président demanda alors à Alfred d'organiser une traversée transsaharienne pour quelques personnalités et à laquelle il participerait dès la fin de son mandat. Hélas ! le Président ayant été assassiné le 6 mai 1932 par Gorguloff, le projet capota.

Dans ses fonctions à la Chambre de Commerce et d'Industrie, Alfred œuvra efficacement au développement économique du port d'Oran qui devint le quatrième de la Méditerranée. Avec un ami ingénieur, il établit les plans du port de pêche de Mers-el-Kébir et de la jonction des deux ports. La Chambre de Commerce et d'Industrie avait déménagé de la place de la République au boulevard Galliéni, afin d'y trouver des locaux plus spacieux et mieux adaptés et, par ce fait, Alfred bénéficiait d'un très vaste appartement de fonction dans lequel il logeait commodément toute sa famille : Alide (Constantin était mort), Nelsy et ses trois enfants.

Il dirigeait dans le même temps une revue littéraire, artistique et sportive dénommée « Oran », très influente au plan culturel dans toute l'Algérie. Cette revue édita un roman de Gaston Pastre, écrivain autignacois. Les deux hommes, sensiblement du même âge, - Gaston Pastre était né le 17 avril 1880 -, entretenirent des relations affectives nourries de leur passion commune pour les Lettres et pour Autignac, lieu de leur enfance. De plus, l'une des tantes d'Alfred avait épousé un grand-oncle de Gaston Pastre.

En 1931, un groupe de financiers et industriels oranais fonda un nouveau quotidien, « Oran-Matin », et en confia à Alfred la direction générale dès le 1^{er} janvier 1932. Troisième journal dirigé par Alfred Cazes après « L'Echo d'Oran » et « Oran », ce quotidien étendait sa zone d'influence sur l'Oranie et le nord du Maroc oriental. Il devint très vite le journal le plus important d'Afrique du Nord. Mais l'agitation malsaine, dans cette période troublée des années 30, fit naître des dissensions au sein de la Rédaction. Sous l'influence du député-maire d'Oran, l'abbé Gabriel Lambert, cet organe de presse prit un virage idéologique favorable au fascisme et à l'antisémitisme. Les positions d'Hitler et de Mussolini y étaient relayées avec complaisance. Alfred, malade et extrêmement fatigué, se désolidarisa de cette nouvelle ligne politique ; il dénonça cette orientation qui conduisit le journal à sa perte, d'abord au sein du comité de rédaction, puis dans le quotidien proprement dit, et sur deux colonnes. Il sauva ainsi son honneur et celui de quelques journalistes.

De fait, le journal cessa sa parution au tout début de la guerre. L'imprimerie fut bradée et l'immeuble vendu à vil prix. Alfred alors âgé de 65 ans, usé, se reconvertit pour quelques années en archiviste de la mairie d'Oran, mais il souffrit de la mobilisation de ses deux fils et de la mort cruelle de sa fille Blanche à 35 ans. De nouveaux troubles cardiaques et un début de paraplégie le contraignirent à cesser toute activité professionnelle.

Alfred se retira dans sa villa avec sa fidèle épouse Nelsy et se réfugia dans l'écriture pour laquelle il nourrissait une passion constante.

Alfred mourut le 3 février, 1952 après avoir reçu les derniers sacrements et fait ses adieux à sa famille. Son corps repose à jamais auprès de ceux de ses parents, Constantin – de Laurens – et Alide – d'Autignac, dans cette ville d'Oran qui leur doit beaucoup.

*

* *

Alfred Cazes laissa une œuvre littéraire remarquable, dans le domaine journalistique en premier lieu : articles de presse, études et reportages, chroniques telles que celles intitulées du « Manoir à l'envers » signées Zac. Il écrivit de nombreux romans : « Nedjma », « Mon vieux Languedoc », « Le Niger sentimental », « Oscar Simmons », « Seleïta », « Le Voleur de glandes »... Il rédigea un livret d'opéra, « L'absent », dont la musique fut composée par le chef d'orchestre de l'Opéra d'Oran, Michel Buono. Il créa des pièces de théâtre en occitan qui furent diffusées par Radio-Toulouse. Enfin, il taquina les muses poétiques et écrivit de nombreux poèmes sous le pseudonyme d'Isabelle Korn, ainsi qu'un recueil, « Sahariennes » qui connut un franc succès. Cette énumération ne saurait prétendre à l'exhaustivité.

Directeur de la revue culturelle « Oran », il entretint de fructueuses relations avec bon nombre de peintres, d'écrivains : Montherlant, Jean Vigneau, Gyp, sans oublier Gaston Pastre dont il édita deux romans : « Pantalla » et « La fontaine de jouvence ».

Il est difficile de nos jours d'accéder à cette œuvre qui n'a pas été rééditée. Dans « Mon vieux Languedoc », ouvrage enfin tiré de l'oubli grâce aux éditions du Mont, Alfred Cazes nous laisse le récit d'histoires et de contes ayant pour cadre sa région natale, notamment Autignac, Laurens et le Faugérois. Il attribue à l'un des personnages de son livre cette devise : « Vainqueur ou vaincu, Autignac toujours ! » (*L'Apaiseuse*).

*
* *

La mort d'Alfred laissa Nelsy épuisée et désemparée. Atteinte d'une affection pulmonaire grave, son état empira brusquement en mars 1962. Après de nombreuses péripéties pour trouver du secours, dans une situation de désordre indescriptible, des soins d'urgence purent lui être apportés par un chirurgien ami de la famille. Mais l'argent fit vite défaut et la vie à Oran étant devenue dangereuse pour les Français, il fallut se résoudre à quitter la terre natale.

En août 1962, Nelsy et ses deux fils, avec pour tout bagage quatre valises et un vélomoteur, trouvèrent à s'embarquer sur un paquebot mixte équipé pour le transport des troupes. Arrivés à Marseille le 15, ils gagnèrent en train le petit village d'Epineuil-le-Fleuriel, berceau de la famille Chameau. Nelsy fut recueillie par une cousine et se trouva réconfortée au sein d'une famille affectueuse et dévouée. Mais son état de santé s'aggrava. Hospitalisée à Saint-Amand-Montrond, non loin du village, elle y mourut le 18 octobre 1964 et fut inhumée au cimetière d'Epineuil-le-Fleuriel dans l'une des tombes de la famille Chameau.

Ses deux fils, Paul et André, n'ayant laissé aucune descendance, ainsi se finit la lignée des Cazes-Maurel d'Autignac.

Michel Alcaine
Autignac, janvier 2015

Mes remerciements à Louis Anglade pour l'accès aux souvenirs personnels des frères Cazes, à Antoine Barxias-Casties pour quelques précieux documents, à la Mairie d'Epineuil-le-Fleuriel pour son accueil et à Jean-Paul Fernon pour son appui et sa collaboration, qui m'ont permis, après mes recherches personnelles, d'établir cette notice biographique. M.A